

Il ferma sa porte à la barre et décrocha vaillamment une demi-douzaine de brides, parmi lesquelles il choisit les deux meilleures. Il prit soin de les nettoyer et de les remettre en état.

—Celle-ci était au père Mendoze, pensa-t-il en secouant un sot scrupule qui lui venait; mais Ramire ne la reconnaîtra pas.

Deux selles furent ajoutées aux brides et cirées à neuf. C'était plaisir de voir Bobazon, l'honnête et laborieux garçon, recondre leurs coussins éventrés.

Aussitôt que les selles et les brides furent en état, il chercha une casaque. Ici le choix manquait. A part quelques haillons appartenant aux laboureurs du voisinage, Bobazon n'avait en dépôt que ce justaucorps de buffle que nous avons vu depuis sur le dos de Ramire.

Il appartenait à un vaillant hidalgo du pays, qui le faisait raccommoder pour la trentième fois.

Bobazon le mit au grand jour pour mieux juger des ravages dont le temps et l'usage avaient comblé ce vénérable vêtement. Il le trouva luisant, limé, troué, rapiécé, déformé, n'ayant plus figure présentable. Un instant il recula devant l'idée d'offrir un pareil uniforme à son voisin Ramire. Mais nécessité fait loi, Bobazon n'avait que ce morceau de cuir, il se mit courageusement à la besogne.

Il avait du talent et de la bonne volonté.

En outre, par fortune, Ramire était moins gras que l'hidalgo. Bobazon tailla, Bobazon rognâ, Bobazon gratta. Vers le milieu du jour, sa besogne était achevée.

Il se trouvait en possession d'une casaque écourtée qui avait bien encore quelque tournure de noble accoutrement. Il la plia proprement et la mit avec les deux selles.

C'était l'heure de la sieste. Bobazon quitta sa mesure après l'avoir solidement close. Il portait son paquet sur son dos. Tout dormait dans la compagnie, les oiseaux sur la branche, les poissons dans les glacières; Bonifaz ronlait auprès de son travail étendu.

Bobazon longea les bords de la Mabon, jusqu'à une belle prairie où les chevaux du village de Monte-Hermoso étaient en pâturage. Les bergers dormaient; les chevaux vautrés dans l'herbe aimaient mieux sommeiller que paître.

Bobazon laissa reposer les bergers. Il éveilla bien doucement deux chevaux, un bidet et un bon gros léonais de cinq ans. Il leur passa le licou et la bride, et les emmena derrière les saules. Là, il enfourcha le bidet pour passer la rivière à gué.

Quel besoin désormais d'aller à Placentia? il avait l'affaire de Mendoze.

Mendoze, en effet, le vit bientôt arriver.

—Ai-je été longtemps? demanda-t-il gaiement.

Mendoze voulut savoir pourquoi Bobazon amenait deux chevaux au lieu d'un. Voici ce que Bobazon lui répondit:

—Seigneur, sans que cela paraisse, je me suis pris pour vous d'une sincère affection. J'éprouverais une peine singulière à vivre dans un pays où vous ne seriez plus.

Il vous faut un valet: qu'est-ce qu'un gentilhomme sans valet? En revenant de Placentia, où j'ai acheté les deux bêtes, leurs harnais et le beau casaque de cuir cordouan que vous allez voir, j'ai réfléchi à tout cela. Je vous suivrai, mon bon maître, pour la nourriture seulement. Quelque jour, si vous devenez riche, je pense bien que vous récompenserez mes services désintéressés.

Mendoze n'avait pas beaucoup de temps à donner à la discussion. L'idée d'avoir un valet n'était pas sans le flatter. Il endossa la dépouille de l'hidalgo à laquelle sa riche taille rendit une sorte de tournure; il en-

fourcha le léonais, et dit adieu à la gentilhomme, après avoir mis une branche de myrte à son feutre, pour remplacer la plume trop fanée.

Bobazon, monté sur le bidet, se mit à sa suite. Il pensait à part lui:

—J'ai mes terres dans ma poche. Mon pot est en sûreté, quand même on brûlerait ma maison. Les bonnes gens à qui j'ai acheté le justaucorps, la bride, le licou et les bêtes ne viendront pas me chercher jusqu'à Séville, et je vais voir du pays!

C'était, comme on le voit, un esprit juste et rigoureux dans ses déductions.

L'escorte de la duchesse de Medina-Celi, mandée à Séville par ordre royal, avait de l'avance. Les deux montures achetées par Bobazon ne marchaient pas comme le vent. Nos deux voyageurs ne rejoignirent le cortège qu'à Llerena, et nous savons comme ils franchirent, de nuit, la porte du Soleil.

C'était là toute l'histoire de notre bon Ramire. Il ne lui était arrivé rien de plus, rien de moins. Nous aurions voulu offrir au lecteur une biographie plus aventureuse, mais c'eût été démentir la physionomie calme, résolue et à la fois naïve de ce brave enfant, qui avait fait dessein de délivrer tout seul le duc de Medina-Celi, et qui donnait des leçons au neveu d'Olivarès bien plus lestement qu'il n'eût parlé là-bas, sur les bords de la Mabon, à Bonifaz le philosophe.

Les courtisans s'étaient levés en tumulte pour écouter la verte apostrophe adressée au comte de Palomas. Deux seulement restaient assis: le comte lui-même, qui se retournait à demi avec un sourire étonné aux lèvres, et don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire.

Don Narciso, toujours trop plein de zèle, toucha le premier son épée. Palomas le calma du geste. Ses lèvres avaient gardé leur sourire.

L'œil de Pescaire couvrait le jeune étranger. Il était calme et froid au milieu de l'agitation générale.

—Un brave garçon, dit-il entre haut et bas; et bien planté!

Puis il but une gorgée à son verre, resté plein jusqu'alors.

—Seigneurs, fit le comte de Palomas, que vous en semble? Ce jeune gaillard vaut-il la peine que nous fassions sur lui l'épreuve de la riposte de pied ferme?

La plupart haussèrent les épaules. Don Narciso dit:

—Sait-on seulement s'il est gentilhomme?

—Je vous réponds, moi, prononça lentement Moncade, que celui-ci est gentilhomme.

—Es-tu gentilhomme, mon féal? demanda le comte de Palomas toujours souriant.

Ce disant, il se détourna tout à fait. Son regard croisa celui de Ramire.

—Vive Dieu! s'écria-t-il, la figure vaut mieux que l'habit! Si nous avions le temps, je le remplumerais de pied en cap pour faire honneur à la botte de maître Herrera.

—Je m'appelle Mendoze, répliqua Ramire sans rien perdre de sa simplicité; mon père était soldat, mes frères des laboureurs, et ma mère une pieuse femme; je suis encore plus pressé que vous.

Ce nom de Mendoze passa de bouche en bouche. Personne n'ignore qu'il appartient à l'une des races les plus illustres de l'Espagne!

—Il y a tant de Mendoze! dit cependant don Narciso.

—Tais-toi, Sancho, nous ne rions plus, ordonna le comte de Palomas.

—Moncade, ajouta-t-il, croiserais-tu l'épée contre ce garçon-là?

Moncade, qui n'avait pas cessé de considérer Ramire avec une attention soutenue, se leva et dit:

—Mon cousin, je ferai mieux. Ce garçon-là, comme vous dites, me plaît, et s'il veut bien accepter mon épée, je lui servirai de second.

VII

LA COUR DES CASTRO

Il y eut un long murmure parmi les courtisans, et Palomas lui-même jeta sur Moncade un regard d'étonnement profond.

Mendoze rougit et souleva son chapeau pour saluer cet ami inconnu que son étoile lui envoyait.

Moncade lui tendit la main franchement. Ce n'était pas montrer peu de courage en pareille compagnie.

Pendant que Mendoze lui rendait son étreinte avec chaleur, Moncade se tourna vers le jeune comte:

—Don Juan, dit-il, veux-tu un conseil?

—Non, répartit celui-ci en riant, à quoi bon les conseils d'un fou? Tu viens de nous donner des preuves de folie noire.

—Tu l'auras donc malgré toi, mon conseil, reprit gravement le marquis de Pescaire; garde ta riposte de pied ferme pour une autre occasion.

—De par Dieu! s'écria le comte de Palomas qui se leva d'un coup, j'aime encore mieux les leçons du jeune rustaud, fils de soldat, frère de paysan et bachelier de Salamanque par-dessus le marché, que tes insolents avis, marquis. Dégainez, s'il vous plaît, seigneur Mendoze, je vais vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Mendoze ne se fit pas prier. Sa longue et forte lame, qu'il avait fourbie avant de partir, sortit étincelante de son fourreau. L'épée de Palomas était sur un siège à ses côtés. Il la prit, dégaina sans toucher le fourreau, qu'il jeta galamment derrière lui, par-dessus sa tête, et ils tombèrent en garde tous les deux.

—Par mon saint patron, dit Gabacho sur le perron de l'église, voilà notre jeune provincial qui va couper en deux ce Haro! N'irons-nous point regarder cela de plus près?

Maravedi et ses camarades avaient déjà pris les devants. Ils avaient grimpé, pour mieux voir, jusqu'aux niches des saints qui ornaient le portail. Le clocher sonnait à toute volée le second appel pour la grand' messe.

Les courtisans avaient d'abord essayé de s'interposer, mais Palomas avait dit: Je le veux! Ils faisaient cercle pour empêcher du moins que la police ne vint se mêler de la partie.

Moncade était debout auprès de son nouvel ami. Il gardait un grand sérieux. Il avait à la main son épée nue. Personne jusqu'à ce moment ne s'était présenté pour lui tenir tête.

A la première passe, le comte de Palomas fut obligé de se rejeter en arrière pour éviter un coup droit porté à fond par Mendoze. Il voulut chasser le fer et s'élança à bras raccourci sur son adversaire, selon la mode d'alors, mais Mendoze l'arrêta par ce coup que les Espagnols appellent *haber la raja* (faire la barre), et qui consiste à peser sur le fort de l'épée pour clouer sa pointe en terre.

Ce coup fameux commençait presque toujours les rencontres de nuit. C'était un temps d'arrêt pendant lequel les deux adversaires avaient coutume de décliner pompeusement leurs noms et titres, comme les héros de la tragédie antique.

Les noms une fois proclamés et les titres mis en regard l'un de l'autre, on commençait parfois à se provoquer mutuellement en des tirades homériques. Entre tous les peuples du monde, les Espagnols sont verbeux et solennels.